

AUTOPSIE D'UN CAFARD

ANAHID GHOLAMI SABA

Une production de la compagnie Le Grillon électrique

Accueil en résidence : Théâtre de la Girandole (93), Le Pavillon (93), Centre Social Jacques Brel (93), Les Tréteaux de France (93), Anis Gras - Le lieu de l'autre (94)

Soutien : Spedidam, aide à la création d'une bande originale pour spectacle dramatique



DiSTRiBUTiON

Texte et jeu : Anahid Gholami Saba

Aide à la mise en scène : Pierre Ficheux

Création sonore : Cinna Peyghamy

Création lumière : Nathalie Zemlianoy

Décors : Atelier Veroliv - Olivier Taussig

Durée : 1 heure

À partir de 13 ans

Contact : 06 42 29 43 22

Diffusion :

Gaïa Boumekla

legrillondiffusion@gmail.com

Administration :

legrillonelectrique@gmail.com



RÉSUMÉ

Un cafard est mort. Mais sa mort n'est pas naturelle. Une femme seule dans une tour d'immeuble, s'interroge sur les meurtres quotidiens qu'elle commet à l'encontre des cafards qui peuplent son appartement. Son efficacité dans l'œuvre macabre, l'impressionne autant qu'elle l'effraie. Elle les capture un par un sous des verres et sa chambre se transforme peu à peu en un paysage sous cloche. Un espace mental suspendu où les questions existentielles résonnent : quelle est la place des indésirables et quelle est sa place à elle ? Une parabole se dessine alors entre l'individu et la collectivité, questionnant notre rapport à l'autre, aux invisibles, aux innombrables solitaires.



RÉSUMÉ DÉTAILLÉ

Une femme tombe nez à nez avec un cafard dans sa salle de bain. Elle n'a pas d'autre choix que de l'éliminer. On comprend rapidement que ce n'est pas la première fois qu'elle tue. Elle a mis en place un protocole précis : asperger l'animal d'insecticide, l'emprisonner sous un verre, attendre la mort par suffocation. Mais cette fois, le produit manque. L'agonie se prolonge, la souffrance s'étire, et le supplice devient insoutenable.

Confrontée à sa propre cruauté, la femme oscille entre l'empathie qu'elle éprouve face à cette mort atroce et la froideur avec laquelle elle observe les derniers instants de l'insecte. Le récit minutieux de cette mise à mort ouvre la porte sur son quotidien : elle vit seule dans un appartement constitué d'une seule pièce, d'où elle ne cesse d'entrer et sortir pour se retrouver toujours dans d'autres espaces intérieurs : le couloir, la cage d'escalier, le hall de l'immeuble. Les voisins n'existent qu'à travers des signes infimes, comme le degré d'ouverture des volets ou un sac poubelle devant une porte. Son seul lien avec l'extérieur est un échange mécanique et répétitif avec trois policiers postés en bas de l'immeuble : « - Bonjour messieurs, tout va bien ? - Oui, tout va bien. »

Dans cette solitude grandissante, les cafards deviennent le centre de son existence. Elle les capture un à un sous des verres qui s'accumulent dans la pièce. Certains sont vivants, d'autres morts depuis longtemps, d'autres encore attendent leur fin. La chambre se transforme en un paysage sous cloche, où le temps semble suspendu.

Des figures du réel viennent troubler cet équilibre fragile : un technicien chargé d'un prélèvement, un homme venu acheter un canapé. Leurs présences, banales et indifférentes, accentuent le décalage entre la normalité apparente et le chaos intérieur de la femme qui croit reconnaître en eux des figures imaginaires. Peu à peu, le discours qu'elle tient sur les cafards se radicalise. Sous couvert d'un savoir pseudo-scientifique, elle développe une rhétorique violente et déshumanisante à leur encontre, faisant émerger en filigrane les mécanismes des discours d'exclusion et d'extermination.

Dans un geste ultime, elle dissèque un cafard devant nous pour démontrer que le corps et la tête peuvent survivre séparément. L'hallucination s'installe : le cafard semble envahir l'espace, la menace devient totale. La femme cherche à fuir, mais sortir, c'est aussi risquer que tout soit découvert. La paranoïa prend le dessus.

Perdue dans l'immeuble, traquée par sa propre peur, elle se retrouve acculée dans une pièce vide. Persuadée qu'on vient la punir pour les crimes commis contre les nuisibles, elle se cache dans une machine à laver. La situation arrive à son paroxysme lorsque le gardien de l'immeuble s'approche d'elle. Pensant vivre ses derniers instants, elle se recroqueville comme un vulgaire insecte. Mais le gardien ne fait que la saluer et lui souhaite bonne route. Elle ressort. Rien ne s'est passé. Le calme revient. La femme reprend ses esprits, fait quelques pas le long du mur, et se retrouve soudain de nouveau dans sa salle de bain. Le cycle peut recommencer.

NOTE

D'iNTENTION

L'abîme est un moment d'hypnose. Une suggestion agit, qui me commande de m'évanouir sans me tuer. De là, peut-être, la douceur de l'abîme : je n'y ai aucune responsabilité, l'acte (de mourir) ne m'incombe pas : je me confie, je me transfère. (Roland Barthes, Fragments d'un discours amoureux, 1977)

La genèse de cette pièce prend racine dans une expérience de vie : celle d'un logement social infesté de cafards, situé dans un quartier relégué de la banlieue parisienne, dont l'entrée était tour à tour contrôlée par des guetteurs ou par la police. J'y ai vécu près d'un an et demi. Cette situation était à la fois sociale et intime, prise dans un double mouvement d'abandon institutionnel et personnel. Cette toile sociale constitue l'environnement sous-jacent de la pièce : une femme, une chambre, une colonie de cafards, et un dialogue de soi à soi.

De cette imbrication entre le milieu et le sujet, entre l'appartement et moi, et plus encore entre les cafards et moi, est apparue une question centrale : de quoi sont faits les indésirables ?

La pièce s'ouvre sur une adresse simple, presque comique, relatant la mise à mort d'un cafard. Un geste insignifiant, commis sur un être jugé encore plus insignifiant. Pourtant, cet acte minuscule agit comme un point de bascule et va constituer la genèse d'une mutation. L'infiniment petit, la mesquinerie ordinaire, les gestes automatiques que nous accomplissons sans y penser, produisent soudain un effet de loupe. Ils révèlent notre part de monstruosité tapie dans l'ordinaire.

Dans le miroir se tient l'autre monstre, le cafard qui devient alors une figure à double face. Dans sa forme c'est la figure du dégoût. La première allégorie du rejet de l'autre, le stigmate de la honte. Pour nous, son seul horizon est l'annihilation, on ne peut composer avec. Il incarne l'idée d'une guerre totale et permanente. Mais dans sa substance, il révèle notre part sombre, notre attirance pour l'abîme. Par une fascination macabre, nous nous reconnaissons en lui. L'extermination de l'indésirable nous renvoie à notre propre statut parasite.

Le cafard est aussi le symbole du surnuméraire invisible : celui qui n'a pas d'identité, dont on ne se soucie pas, à l'image de certains habitants des grandes villes, pour lesquels la marginalisation est un lieu commun.

Le spectacle est conçu comme un dispositif mettant en abîme l'intériorité. L'appartement devient la métaphore d'une pensée obsessionnelle. Il agit comme une prison psychique : l'extérieur est fantasmé, mais chaque porte n'ouvre que sur un autre intérieur, toujours plus étroit, compressé, rapiécé. On circule sans jamais sortir. L'isolement produit par cet espace conduit la femme à une lente transmutation. Elle découpe ses émotions, étouffe sa raison, nourrit sa folie.

Progressivement, l'adresse au public s'efface pour laisser place à un dialogue intérieur. Le personnage est mis sous observation, comme un insecte dans un vivarium, dont le verre serait la raison elle-même. À mesure que les cafards colonisent l'espace et l'esprit par leur multitude, l'autre haï, fantasmé, projeté, se révèle n'être qu'une part de soi.

L'autopsie du cafard devient alors un effeuillage intime. En disséquant cet être ordinaire, la femme se dissèque elle-même. A force de le décortiquer, de l'observer, de l'analyser, le cafard devient le sujet, prend le contrôle et nous conduit avec douceur à nous mettre entre parenthèses. Un moment d'abîme, non pas comme chute, mais comme suspension.



CRÉATION SONORE

Le spectacle est enveloppé d'une nappe sonore continue, un paysage auditif qui évolue au fil de la narration. Des bruits d'immeuble – ventilation, craquements, pas dans le couloir – se mêlent aux sons plus subtils et inquiétants des pattes d'insectes. Ces éléments sonores apparaissent parfois de manière presque imperceptible, parfois avec une présence marquée, construisant des ambiances à la frontière du réel et du mental : la maison, la chambre, l'isolement, l'angoisse, la perte de repères.

Cette création sonore ne cherche pas à illustrer ou à bruer fidèlement l'action, mais plutôt à révéler des états internes, à souligner des idées, à ouvrir des espaces invisibles. Elle accompagne le jeu théâtral comme un habitacle sensoriel, remplissant l'espace auditif non pour donner une image claire, mais pour brouiller les frontières. Sommes-nous dans un rêve ou dans un cauchemar ? Dans un espace mental ou un lieu physique ? Dans un appartement ou une prison ?

À mesure que le spectacle progresse, le son devient un miroir déformant, un écho des perceptions du personnage. Intérieur et extérieur s'entremêlent, le réel vacille, et dans cette confusion, le spectateur est invité à ressentir plutôt qu'à comprendre. Une saison mentale s'installe, où le son et le texte fusionnent jusqu'à ne former qu'une seule matière vivante.



CALENDRIER DE CRÉATION ET DE DIFFUSION

RÉSIDENCES DE RECHERCHE ET DE CRÉATION

2025

- 10 au 23 mars 2025 : Théâtre de La Girandole, Montreuil
- 4 au 7 septembre 2025 : Théâtre de La Girandole, Montreuil
- 8 au 13 septembre 2025 : Centre Social Jacques Brel, Romainville
- 20 au 24 octobre 2025 : Théâtre Le Pavillon, Romainville

2026

- 19 au 23 octobre 2026 : Les Trétaux de France, Aubervilliers
Poursuite du travail de plateau, de la scénographie et de la création sonore.
- 16 au 19 novembre 2026 : Théâtre de La Girandole, résidence technique et création lumière.
- Novembre 2026 : Théâtre de La Girandole (*prévisionnel*)
Création du spectacle dans le cadre du temps fort des compagnies associées.

2027

- Résidence technique complémentaire (*en cours de recherche*).
- 14 au 18 Juin 2027 : résidence à Anis Gras Le lieu de l'Autre, Arcueil
Reprise technique et approfondissement du dispositif scénique et sonore.
- Saison 2027-2028 : premières dates de diffusion (*en cours de construction*).

L'ÉQUIPE



CINNA PEYGHAMY **CRÉATION SONORE**

Est né à Paris en 1995 de parents iraniens. Il étudie les sciences de l'ingénieur, la musicologie et l'informatique musicale à Paris, Montréal et Saint-Étienne. Parallèlement à son activité musicale sous le nom de Cikkun, il développe une pratique en tant qu'artiste sonore. Son travail s'articule autour de la nature de l'instrument et de son interactivité avec l'interprète par une démarche qui se développe en trois temps : un temps de construction d'un dispositif instrumental nouveau -la naissance-, un temps d'assimilation et de développement d'un vocabulaire musical -l'apprentissage- et enfin un temps de représentation -le rituel de passage à l'âge adulte-. En répétant ce processus, Cinna Peyghamy fait de sa pratique artistique un rite initiatique se renouvelant sans cesse.

ANAHID GHOLAMI SABA **TEXTE ET JEU**

Anahid Gholami Saba est comédienne, autrice et clowne. Après un master d'urbanisme à Paris 1, elle se forme au théâtre physique à l'École internationale de théâtre Jacques Lecoq, dont elle sort diplômée en 2018. Son travail explore les tensions entre tragique et burlesque à partir d'une écriture de plateau centrée sur le corps. En 2021, elle crée La Confluence, un solo de clowne sur notre rapport au travail, diffusé en France et présenté notamment deux saisons au Festival d'Avignon. Le spectacle poursuit sa tournée et atteindra 100 représentations en 2025. Artiste associée au Théâtre de la Girandole depuis 2024, elle développe parallèlement un travail de transmission en clown et théâtre physique auprès de publics variés. Elle collabore également à différentes créations contemporaines en tant qu'interprète et assistante à la mise en scène. Elle crée actuellement Autopsie d'un cafard, un seule-en-scène physique et sonore qui interroge l'altérité et les figures de l'indésirable.

PIERRE FICHEUX **AIDE À LA MISE EN SCÈNE**

Diplômé de l'école Jacques Lecoq en 2000, Pierre Ficheux crée et co-dirige la compagnie NAMCO Théâtre, travaillant le jeu corps corporel, le masque, l'objet et le chant. En 2006, il joue Don Juan avec la compagnie Arcinoether au Liban et en Belgique. De 2008 à 2012, il joue dans trois pièces de Tchekhov, mises en scène par Serge Lypsic. En 2013, il joue au Théâtre du Soleil dans Cymbeline de Shakespeare, mis en scène par Hélène Cinque. En 2019, il est mis en scène par Lisa Wurmser avec le Théâtre de La Véranda dans le Duel de Tchekhov. En parallèle, il fait de nombreux stages, avec Joël Pommerat, Jean-Pierre Lescot, Robin Renucci, Bernard Grosjean, Eloi Recoin ou Ariane Mnouchkine. Aujourd'hui, il collabore étroitement avec la Compagnie DARU, Les Enfants du Tonnerre et la Compagnie Sitio.



LA COMPAGNIE LE GRILLON ÉLECTRIQUE

La compagnie s’inscrit dans la tradition des clowns et des bouffons, cherchant à travers le rire grinçant, à provoquer des réflexions, des discussions et des prises de consciences sur des thématiques sociétales actuelles.

Basée à Aubervilliers, Le Grillon électrique est une compagnie de théâtre gestuel fondée en 2021. Elle réunit des artistes issu.e.s de l’école Jacques Lecoq, partageant une même vision du théâtre où le mouvement et le langage corporel occupent une place centrale. Leur travail explore des thématiques sociétales fortes, telles que le rapport au travail, l’identité et l’aliénation, en mêlant écriture de plateau, improvisation et jeu clownesque. Autopsie d’un cafard est la deuxième création de la compagnie, après le spectacle La Confuirence, un solo de clowne qui traite de notre rapport au travail. Le Grillon électrique devient compagnie associée au théâtre de la Girandole à Montreuil en 2024. En parallèle de ses créations, la compagnie s’encre dans le territoire du 93 en proposant des ateliers clowns, commedia dell arte et théâtre physique, pour tous les publics.

RÉFÉRENCES

“Ce n’est pas si simple la désinfection. Le sait bien qui a eu les cafards dans la maison. Tu as les cafards, ils sont 7 ou 8, maintenant je les écrase ! Non Monsieur quand dans ta maison il y en a 7 ou 8 il y en a 70 000 t’as compris ? Ils sont cachés partout. Le cafard fait le nid. - Le Nid ? Qu’est ce que c’est ? Une colombe ? Un pigeon ? Il fait le nid le cafard ? - Oui ! Et le nid il peut le faire n’importe où. Il ne se contente pas de le faire sur une table; tu arrives et tu le tues. Non Monsieur ! Il le fait derrière un carreau, dans les fils électrique, aux milieu des laves de ta bibliothèque. Tu fais l’intellectuel tu achètes 40 000 livres, puis tu ne les lis pas : le cafard s’y met dedans. Lui non plus ne lit pa, mais fait son nid. Et toi tu vas chercher où il faut son nid ! Quel auteur il aime... Tu le trouves quand même tu mets le poison et tu dis maintenant on les a tués, c’est fini ! On a gagné la guerre ! Non Monsieur ! Parce que les cafards tu ne les a pas tué, quelqu’un est mort mais la plus grande partie s’est sauvée. Désinfecter un appartement signifie en infecter un autre. Pendant ce temps là, les cafards morts restent chez toi. Et ils attirent les fourmis. Les fourmis arrivent, ça c’est facile, tu les écrases avec le doigt.”

Asciano Celestini
Les Récits d'un fracassé de guerre

“Mesdames et Messieurs, Très honorés membres de l’assemblée,
Aujourd’hui il faut éliminer. Il n’y a plus de temps à perdre, il faut faire des sacrifices.
« There Is No Alternative »

C’est ça l’histoire qu’on se raconte. C’est important les histoires qu’on se raconte. Les histoires qu’on se raconte,
Mesdames, Messieurs, Très honorés membres de l’assemblée,
sont de la plus haute importance, elles sont capitales.”
David Murgia, L’âme des cafards, Cie Kukaracha



Le Cabinet du docteur Caligari de Robert Wiene (1920)



Klaus Nomi



James Thierré,
La symphonie des hannetons